

Personne ne prend plus le temps d'écouter le vent... ni les histoires d'antan

écrit par ARG0 | 8 août 2022



JE VOUS ENVOIE MON ÉCOLE ET LES PLUS BELLES IMAGES DE MON ENFANCE, QUE JE DÉDIE À RÉSISTANCE RÉPUBLICAINE EN SON ENTIER

LE TEMPS D'AVANT

Encore trois semaines, et septembre sera là. Septembre, symbole de la rentrée des classes, de l'automne qui approche à grands pas. Bientôt la nature nous offrira sa riche palette de couleurs, les ors de l'automne. Les journées seront plus courtes, le vent se lèvera parfois, un vent qui murmure à mon oreille mille nouvelles, mille pensées, mille souvenirs, qui ne murmure que pour moi. De nos jours, personne ou presque ne prend le temps de l'écouter. Peut-être est-ce pour cela qu'il est si furieux parfois.

Je me souviens. Je me souviens d'un temps qui n'est plus, le temps des pèlerines, des blouses grises, des ardoises et des craies, avec la petite éponge à effacer nichée dans sa boîte ronde en matière plastique, des gommes et des crayons, des tableaux noirs fatigués à force d'avoir servi, des pupitres vernis et tachés d'encre, de cette encre que l'on versait dans des encriers de porcelaine, des cartes Vidal-Lablache, des porte-plume en bois, des plumes Sergent-Major, des pots de colle à l'odeur de noisette avec la petite palette qui servait à l'étaler, de nos cahiers marque Clairefontaine, de la chaire de nos instituteurs juchée sur une estrade. Je me souviens de mon cartable en cuir qui m'a accompagné durant toutes ces années, ami fidèle, qui portait les stigmates d'une utilisation prolongée, des leçons apprises le soir sous la lampe, de mon duffle-coat, qui m'a protégé des frimas de l'hiver, duffle-coat que le fabricant avaient doté de boutons qui émettaient, quand on soufflait dedans, un son rappelant celui de l'harmonica. Je me souviens encore du son criard du guide-chant, sorte de petit harmonium, avec lequel notre institutrice accompagnait nos vocalises, qui souvent rappelaient plus le cri des palmipèdes qui peuplent nos étangs que l'harmonie qui se dégage des chorales les plus affirmées. Les enseignants devaient tout faire en ce temps-là, presque tout savoir.

Je me souviens de ma première école, vieille école de banlieue, grise, hiératique, à l'aspect sévère, qui sera démolie plus tard pour être remplacée par un établissement plus fonctionnel, sinistre, sans âme. Je me souviens des vieux

tilleuls qui ombrageaient le préau, tilleuls dont le concierge émondait les fleurs et les feuilles, et dont on faisait des tisanes que l'on nous servait à la cantine. Je me souviens de mes instituteurs et institutrices, qui m'ont enseigné les matières principales, que l'on appelle aujourd'hui les bases. Ils n'étaient pas tous commodes, en ce temps-là, mais ils exerçaient leur métier avec cœur, avec conviction. Parfois, ils avaient la main un peu lourde, une taloche par ci, une tirée de cheveux par là. J'ai toujours échappé à ce traitement, car, sans me vanter, j'étais un bon élève, parfois un peu dans la lune il est vrai.

Je me souviens aussi de la petite école primaire de Tulle, l'école de la Bride, ou école Turgot, dans le quartier du Trech, où j'ai achevé ma scolarité avant mon entrée au lycée. Vieux bâtiments presque en ruine, et auxquels on avait adjoint des préfabriqués, chauffés à la diable par des poêles à bois, puis à fuel. On retrouvait souvent l'encre gelée dans les encriers. Je me souviens de la vieille dame, veuve de guerre, celle de 1914-1918, qui nous vendait, pour quelques centimes des crêpes de sarrasin, dites tourtous en patois corrézien, dans le couloir de l'entrée. Je me souviens encore de son nom. Madame Bourrioux, une humble femme toute de noir vêtue. Elle officiait devant un feu de cheminée, avec un poêlon noir de suie, qu'elle graissait avec un vieux chiffon tout huileux. Je frémis en pensant à toutes les règles d'hygiène imposées de nos jours par l'Europe. Et pourtant aucun d'entre nous n'est tombé malade. Je me souviens aussi de notre instituteur du CM2, monsieur Louis Fara, qui nous enseignait l'orthographe avec quelques astuces mnémotechniques. Quelques exemples : baraque ne prend qu'un r, car dans une baraque foraine on ne joue qu'un air à la fois; ou caresse ne prend qu'un r, car deux r c'est trop rugueux, et une caresse est un geste doux. Gentil monsieur Fara, qui se dévouait pour que tous ses élèves aient un niveau acceptable. Aujourd'hui, dans les écoles de la République, on sait à peine lire et écrire, tout juste compter, on déconstruit l'Histoire, on enseigne aux enfants qu'ils peuvent être indifféremment garçon ou fille, sans considération de sexe. Nous ne disposons pas de smartphones, ni d'ordinateurs, mais dans nos écoles, on n'était pas racketté, on ne mourait pas du jeu du foulard ou autres inventions débiles, et nos

enseignants n'étaient pas menacés de mort, ou n'étaient pas décapités tout simplement. Mais ça, c'était le temps d'avant, le bon temps, où les élèves ne se nommaient pas Toufik, Mohamed, ou autres prénoms pas trop bien de chez nous, où l'on pouvait rentrer à la maison, tout seuls, sans risquer de se faire écraser dans un rodéo urbain ou pire encore.

Et les jeudis! Je me souviens de mes jeudis à moi. Catéchisme le matin de bonne heure, au presbytère. L'après-midi, j'allais flâner le long des quais de la paresseuse Corrèze, accoudé à la rambarde d'un pont, contemplant le vol des martinets rasant les flots, à la recherche d'une proie vrombissante. Je me souviens aussi de la marchande de bonbons, où j'allais acheter après ma promenade pour quelques centimes des caramels, ou autres cochonneries qui vous bousillent les dents. De retour à la maison, je regardais la télévision après avoir fait mes devoirs. Une vie simple, tranquille. Je me souviens, je me souviens. De tant de choses, futiles pour certaines, et qui peuplent le grand palais de ma mémoire.

On ne guérit jamais tout à fait de son enfance. Moi, je suis tombé de l'autre côté de la mienne, et je ne m'en suis jamais relevé.